T. A. BARRON

MERLIN

LE MIROIR DU DESTIN

LA JEUNESSE DU HÉROS DE LÉGENDE

NATHAN

Texte copyright © 1999, T. A. Barron
Tous droits réservés

L'édition originale de ce livre a été publiée pour la première fois
en anglais aux États-Unis en 1999 sous le titre *The Mirror of Merlin*
par Philomel Books, un département de Penguin Young Readers Group,
puis en 2011 sous le titre *The Mirror of Fate* par Puffin Books,
un département de Penguin Young Readers Group.
La traduction française a été publiée
avec l'autorisation de Sheldon Fogelman Agency, Inc.

Couverture : illustration Larry Rostant ; design Tony Sahara

Traduction française © 2014, Éditions Nathan, SEJER,
25, avenue Pierre-de-Coubertin, 75013 Paris, France
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse,
modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011

ISBN : 313-3-09-221390-8

Livre IV

LE MIROIR DU DESTIN

T. A. BARRON

Traduit de l'anglais par
Agnès Piganiol

Nathan

PROLOGUE

Nombreux sont les miroirs que j'ai scrutés, et nombreux les visages que j'y ai vus. Mais, malgré toutes ces années – que dis-je, tous ces siècles –, il y en a un, avec un visage, que je ne peux pas oublier. Il m'a hanté dès le début, dès ce tout premier instant. Et il me hante toujours autant aujourd'hui.

Les miroirs, croyez-moi, peuvent causer plus de mal que les épées et plus de frayeur que les goules.

La brume tourbillonnait, dessinant des volutes sous la voûte de pierre. On aurait dit un œil à l'affût.

Elle ne montait ni du sol ni d'une mare voisine, mais se formait directement sous l'arche, derrière l'étrange rideau qui la retenait, telle une digue retenant une marée. Un rideau frémissant d'où s'échappaient pourtant quelques vapeurs qui venaient lécher les plantes à feuilles pourpres autour des piliers.

Soudain, le rideau s'est tendu. Sur sa surface, devenue lisse, des rayons lumineux ont fait apparaître comme des éclats de verre où se reflétaient de vagues silhouettes des marais environnants. Quelque part derrière ces reflets, des nuages continuaient à tourbillonner, entremêlés

d'ombres mouvantes. Et, tout au fond, brillait une mystérieuse lueur.

Brusquement, au centre de ce miroir – car ce rideau était bien un miroir –, un nuage de vapeur a jailli, suivi de quelque chose de fin, de mobile, de vivant, qui ressemblait fort à une main.

Les doigts aux ongles longs, plus pointus que des griffes, se sont allongés, ont tâtonné : trois d'abord, puis quatre, puis un pouce. De minces filets de brume venus des marais s'enroulaient autour, les ornant de délicats anneaux. Mais les doigts s'en sont libérés avant de se replier.

Le poing ainsi formé est resté serré un long moment, comme pour éprouver sa propre réalité. La peau, aussi pâle que la brume, est devenue plus blanche encore, tandis que les ongles s'enfonçaient dans la chair et que le poing, crispé, se mettait à trembler.

Très lentement, la main s'est relâchée, les doigts se sont dépliés. Des fils de brume se sont accrochés au pouce et étirés en travers de la paume. En même temps, le miroir s'est obscurci : du pourtour de pierres en ruine, des ombres profondes ont gagné peu à peu toute la surface. En quelques instants, celle-ci n'était plus qu'une plaque lisse et brillante comme du cristal noir, sur laquelle se détachait la main pâle qui se tortillait.

Un craquement soudain a fendu l'air. Venait-il du miroir, des pierres ou d'ailleurs ? Un étrange parfum de rose, d'une douceur extrême, s'est aussitôt répandu alentour.

Puis un vent s'est levé, a balayé le bruit et le parfum, et les a emportés vers les Marais hantés. Personne n'a remarqué ce qui s'était passé, pas même les goules. Et personne n'a vu non plus la suite.

La main, doigts tendus, s'est avancée, suivie du poignet,

de l'avant-bras et du coude. Tout à coup, la surface brillante a volé en éclats et repris son aspect initial.

Du miroir de brume est sortie une femme. Elle a posé les pieds sur le sol boueux, défroissé sa robe blanche et son châle parsemé de fils d'argent. Elle était grande, mince, et ses yeux étaient aussi ternes que l'intérieur d'une pierre. Elle a jeté un regard en arrière vers le miroir avec un sourire amer.

Puis, secouant sa chevelure noire, elle s'est tournée vers le marais, a longuement écouté les plaintes et les sifflements et, après un grognement de satisfaction, elle a murmuré tout bas :

– Cette fois, Merlin, tu ne m'échapperas pas.

Sur ce, elle s'est enveloppée dans son châle et, s'éloignant à grands pas, elle a disparu dans l'obscurité.

Première partie

I
OMBRES

J'avais beau m'évertuer à essayer de la faire bouger, mon ombre résistait à toutes mes injonctions.

Alors, pour mieux me concentrer, j'ai fermé les yeux – un réflexe absurde, d'ailleurs, puisqu'ils étaient aveugles et que, depuis plus de trois ans, j'utilisais mon don de seconde vue. J'ai essayé de ne rien percevoir d'autre que mon ombre. C'était difficile, par une belle journée d'été comme celle-ci, mais quand même moins que de dompter cette maudite ombre.

J'ai donc oublié le bruissement de l'herbe, le bruit du cours d'eau, les odeurs de menthe, de lavande, de trèfle d'eau, si fortes qu'elles me faisaient éternuer ; oublié le rocher couvert de lichen en dessous de moi, les montagnes de Varigal au-dessus, et leurs cimes enneigées ; oublié aussi mon ami Shim, le géant, qui habitait si près et que j'aurais tant aimé revoir. Enfin – et c'était le plus difficile –, j'ai chassé de mon esprit toute pensée concernant Hallia.

Seule comptait mon ombre.

J'en ai suivi les contours sur l'herbe. En partant du bas, j'ai reconnu mes bottes plantées fermement au sommet du rocher, puis mes jambes, mes hanches et mon torse. Il paraissait moins maigre que d'habitude à cause de l'ampleur de

ma tunique. Ma sacoche se profilait d'un côté et mon épée de l'autre. Ensuite venaient mes bras pliés, mains sur les hanches et ma tête tournée de côté, avec l'extrémité de mon nez, qui ressemblait de plus en plus à un bec et me rappelait le faucon à qui je devais mon nom. J'ai terminé par mes cheveux, encore plus noirs que mon ombre dans la réalité et, hélas, aussi indisciplinés qu'elle.

Bouge, ai-je ordonné en silence, sans esquisser le moindre mouvement.

Aucune réaction. J'ai concentré mon attention sur le bras droit de l'ombre.

Lève-toi.

Toujours pas de réaction.

Elle commençait à m'énerver. J'avais déjà passé la matinée à tenter de la convaincre de bouger toute seule. Peut-être le travail sur les ombres était-il réservé aux enchanteurs chevronnés, aux véritables mages. Mais je n'étais pas quelqu'un de très patient.

J'ai inspiré lentement, profondément.

Lève-toi. Lève-toi, je te dis.

Exaspéré, j'ai fixé la silhouette un long moment. Enfin, quelque chose a changé. Les contours ont commencé à frémir. La ligne des épaules est devenue floue et les bras se sont mis à trembler si fort qu'ils semblaient augmenter de volume.

C'est mieux. Beaucoup mieux.

Je me suis efforcé de rester immobile, n'osant même pas essuyer les gouttes de sueur qui coulaient sur mes tempes.

Maintenant, le bras droit. Lève-toi.

Celui-ci s'est brusquement allongé et s'est levé au-dessus de la tête.

Toujours immobile, j'ai senti un frisson me parcourir,

dû à la fois à l'excitation de la découverte et à la fierté que me procuraient mes nouveaux pouvoirs. J'avais enfin réussi à faire bouger mon ombre ! Il me tardait de le montrer à Hallia.

Je me sentais prêt à voler, tant j'étais heureux, mais je n'ai pas changé de position. J'ai souri, c'est tout. Concentré sur mon ombre dont le bras était toujours levé, je savourais mon succès. Dire que moi, Merlin, à peine âgé de quinze ans, je pouvais lui faire bouger le bras !

Soudain, j'ai vu mon erreur : c'était le bras droit qui aurait dû bouger, pas le gauche ! Furieux contre l'ombre rebelle, je l'ai menacée du poing. L'ombre en a fait autant.

– Idiote ! Je vais t'apprendre à obéir !

– Quand donc ? a répondu une voix derrière moi.

Je me suis retourné. C'était Hallia. Elle s'est approchée de son pas léger et alerte. Ses cheveux auburn brillaient au soleil. Elle m'observait d'un œil amusé.

– L'obéissance n'est pas ton fort, si je me souviens bien !

– Il ne s'agit pas de moi, mais de mon ombre.

Une étincelle malicieuse a brillé dans ses yeux.

– Là où bondit le cerf, son ombre s'élance elle aussi.

Je me suis senti rougir.

– Mais… mais je… ai-je balbutié. Pourquoi faut-il que tu arrives juste au moment où rien ne marche ?

– Si je ne te connaissais pas si bien, j'aurais pu croire que tu cherchais à m'impressionner.

– Pas du tout. J'essaie seulement de faire obéir cette maudite ombre !

– Et, moi, je veux juste t'apprendre un peu l'humilité. D'habitude, c'est Rhia qui s'en charge, mais puisqu'elle est partie apprendre le langage des grands aigles des Gorges…

– Avec mon cheval, ai-je grommelé.

– C'est vrai, elle ne peut pas courir comme un cerf, a rappelé Hallia en souriant.

Quelque chose dans ses paroles, son ton, son sourire, a chassé ma colère comme le soleil du matin dissipe la brume. Mes épaules se sont relâchées. Je me suis rappelé alors tout ce que j'avais découvert quand je m'étais transformé en cerf : la joie de courir à ses côtés avec des sabots à la place des pieds et quatre pattes au lieu de deux jambes ; avec une vue perçante, un odorat exceptionnel et la capacité de percevoir les sons non seulement par les oreilles, mais aussi à travers les os. Tout cela, je ne l'oublierais jamais.

– C'est, euh, enfin… c'est bien d'être ici, ai-je balbutié. Avec toi, je veux dire… juste toi.

Ses yeux de biche, soudain timides, se sont détournés.

Enhardi, je suis descendu de mon rocher.

– Même en voyageant ensemble, ai-je enchaîné, nous n'avons pas souvent été seuls, ces derniers temps. Il y avait toujours quelqu'un avec toi, un vieil ami ou…

J'ai voulu lui prendre la main, mais elle l'a retirée.

– Tu n'as pas aimé ce que je t'ai montré ? a-t-elle rétorqué.

– Non… enfin si. Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Tu sais comme j'étais content de voir les terres de ton peuple : ces belles prairies, ces pistes cachées entre les arbres. C'est juste que… enfin, la meilleure partie était…

– Oui ? a-t-elle fait en m'observant, la tête penchée.

Nos regards se sont croisés un court instant, mais cela a suffi pour me faire oublier ce que je voulais dire.

– Oui ? a-t-elle insisté. Je t'écoute, jeune faucon.

– C'était… enfin, oh, et puis je ne sais plus ! Parfois, j'envie Cairpré qui pond des poèmes quand ça lui chante.

– Ces temps-ci, ce sont généralement des poèmes d'amour pour ta mère.

– Je ne pensais pas à ça ! me suis-je exclamé, de plus en plus troublé.

À son air déconfit, j'ai compris la maladresse de ma phrase.

– Enfin… quand j'ai dit ça, ce que je voulais dire, c'était… enfin, ce n'était pas ça…

Elle a seulement secoué la tête.

– S'il te plaît, Hallia, ai-je supplié. Ne me juge pas à mes paroles.

– Alors, à quoi dois-je te juger ?

– À autre chose.

– Par exemple ?

Saisi d'une soudaine inspiration, je l'ai prise par la main et entraînée à travers la prairie. Nous avons couru ensemble au même rythme. Tandis que nous approchions du cours d'eau, nos dos se sont abaissés, nos cous se sont allongés, nos bras se sont étirés jusqu'au sol. Les roseaux luisants de rosée se sont penchés devant nous. D'un seul et même élan, nous avons bondi par-dessus la rivière et atterri sur l'autre rive, transformés en cerfs.

Je me suis retourné et, dressé sur mes pattes arrière, j'ai respiré à pleins poumons, me remplissant les narines des mille parfums de la prairie, avec un extraordinaire sentiment de liberté. Hallia s'est glissée à côté de moi, sa patte avant contre la mienne ; en retour, j'ai caressé sa gracieuse encolure avec mes bois. Puis nous sommes repartis en caracolant. Combien de temps avons-nous passé ainsi à nous ébattre au milieu des herbes en écoutant les murmures des roseaux ? Je ne saurais le dire. C'était tout simplement magique.

Lorsque enfin nous nous sommes arrêtés, nos pelages bruns étaient brillants de sueur. Nous avons brouté un

moment le long des rives avant de nous avancer dans le lit du cours d'eau. Puis, peu à peu, en remontant le courant, nous avons repris forme humaine, moi, chaussé de mes bottes, et Hallia, pieds nus.

En silence, nous avons regagné la rive et traversé les ajoncs. Arrivés près du rocher, théâtre de mes tentatives infructueuses pour faire bouger mon ombre, Hallia s'est tournée vers moi.

– J'ai quelque chose à te dire, jeune faucon. Quelque chose d'important.

Mon cœur s'est mis à tambouriner dans ma poitrine.

– C'est… oh, j'ai du mal à m'exprimer, a-t-elle commencé, hésitante.

– Je te comprends, tu sais, l'ai-je aussitôt rassurée en lui effleurant le bras avec mon doigt. Plus tard, peut-être.

– Non, maintenant. Il y a longtemps que je veux te le dire. Et ce sentiment n'a fait que croître ces derniers temps.

– Ah, oui ? ai-je dit, le cœur battant. Qu'est-ce que c'est ?

Elle s'est approchée.

– Je voudrais que tu saches…

– Quoi donc ?

– Que je… non, que tu…

Tout à coup, quelque chose de lourd s'est jeté sur moi. Je suis tombé à la renverse et j'ai roulé sur l'herbe jusqu'au bord de l'eau. Je me suis vite dépêtré de ma tunique qui s'était enroulée autour de ma tête et de mes épaules, et j'ai bondi, l'épée au poing pour faire face à mon agresseur.

– Toi ici ? ai-je grogné. Oh, non, ce n'est vraiment pas le moment !

Celui que je m'apprêtais à attaquer était un jeune dragon ! C'était Gwynnia, la fille de Valdearg que j'avais soignée. C'était elle qui venait d'atterrir près de nous. Elle a replié

ses ailes encore frémissantes. Son énorme masse cachait le rocher et une bonne partie de la prairie. J'ai compris aussitôt pourquoi je ne l'avais pas vue venir. Hallia, plus intuitive, s'était écartée à temps.

Gwynnia a pris une profonde respiration. Elle nous regardait, la tête basse – une tête presque aussi grosse que moi, avec une oreille dressée sur le côté comme une corne mal placée.

Me voyant fâché, Hallia s'en est approchée et, d'un geste protecteur, a posé la main sur cette oreille. Le jeune dragon aux yeux orange a plissé le museau et émis un gémissement rauque.

– Elle est désolée, tu ne vois pas ? Elle ne pensait pas à mal. Elle vient juste d'apprendre à voler. Ses atterrissages sont encore un peu maladroits.

– Un peu maladroits ? ai-je protesté. Elle aurait pu me tuer !

J'ai ramassé mon bâton dans l'herbe et l'ai brandi devant le dragon.

– Tu ne vaux pas mieux qu'un géant soûl. Et lui, au moins, il finit par s'endormir pour cuver son vin. Toi, tu n'arrêtes pas de grossir et tu deviens de plus en plus maladroite.

Gwynnia a plissé les yeux. Du fond de sa poitrine est monté un grondement. Elle s'est soudain raidie et a penché la tête, comme intriguée par ce bruit. Puis elle a ouvert ses gigantesques mâchoires et a bâillé longuement.

– Tu devrais déjà être content qu'elle n'ait pas encore appris à cracher du feu, m'a rappelé Hallia. Mais je suis sûre qu'elle ne le ferait jamais contre un ami. Hein, Gwynnia ? a-t-elle ajouté en lui grattant l'oreille.

Le dragon a répondu par un puissant grognement. Puis, de l'autre bout de la prairie, l'extrémité de sa queue s'est

soulevée en se recourbant et, avec la grâce d'un papillon, la pointe violette s'est posée en douceur sur l'étoffe de la même couleur qui recouvrait l'épaule d'Hallia.

– C'est difficile de rester longtemps fâché avec vous deux, ai-je soupiré. Pardonne-moi, veux-tu ? ai-je dit au dragon. J'ai oublié – juste un instant – que tu n'étais jamais loin d'Hallia.

La jeune femme s'est tournée vers moi.

– Moi aussi, je l'avais oublié, a-t-elle précisé avec douceur.

– Ce n'est pas de ta faute.

– Oh, si, a-t-elle repris en caressant les écailles aux reflets dorés de la queue. Quand j'ai commencé à lui chanter le soir toutes ces chansons que j'avais apprises enfant, je ne pensais pas qu'elle s'attacherait autant à moi.

– Ni qu'elle grandirait autant.

– On n'aurait jamais dû laisser Cairpré lui donner un nom si lourd à porter, un nom traditionnel chez les dragons. Il fallait s'attendre à ce que, tôt ou tard, elle s'en montre digne.

– C'est vrai. C'était celui de la première reine des dragons, la mère de toute l'espèce, celle qui a risqué sa vie pour avaler le feu d'une grande montagne de lave afin qu'elle-même et tous ses descendants puissent un jour cracher des flammes.

À ces mots, Gwynnia a bâillé si fort que nous avons dû nous boucher les oreilles.

– On dirait que la reine a sommeil, ai-je fait observer. On pourra peut-être enfin terminer notre conversation, ai-je ajouté à voix basse.

Hallia a hoché la tête. Elle semblait mal à l'aise. Avant qu'elle ait pu prononcer un mot, l'air a résonné d'un son lugubre, comme la plainte d'un agonisant.

2
Le Ballymag

Les cris angoissés se prolongeaient. Ils semblaient monter de la rivière. J'ai attrapé mon bâton et filé dans cette direction, suivi d'Hallia. Le jeune dragon nous a regardés partir d'un œil ensommeillé, le museau enfoui au creux de son aile. Avant même d'avoir atteint la rive, j'ai compris que ces gémissements – si forts, à présent, qu'ils couvraient le tumulte des eaux – venaient d'un coude du torrent, en amont. Nous nous sommes précipités vers cet endroit et là, en écartant des ajoncs, nous avons découvert un étrange animal qui cherchait désespérément à se hisser sur la rive.

Il avait un corps à la peau noire et lisse, aux formes arrondies, comme les phoques de la côte est de Fincayra, mais en plus petit. Comme eux, il possédait de longues moustaches et des yeux profonds et tristes. Mais, à la place des nageoires, il disposait de six bras maigres armés de pinces comme celles des crabes. De son ventre rebondi pendait un sorte de filet verdâtre – une poche, peut-être – tandis que son dos était orné d'une rangée de queues longues et fines enroulées en spirales.

Sur son flanc droit maculé de boue, j'ai remarqué une vilaine coupure. Alors qu'il s'affalait sur la rive et gémissait

pitoyablement, je me suis agenouillé près de lui et, l'asper-geant d'eau, j'ai entrepris de nettoyer la plaie. D'abord, la pauvre bête, toute à sa souffrance, n'a pas fait attention à moi. Puis, soudain, prise d'un violent tremblement, elle s'est mise à brailler :

– Oh ! Terribuleuse souffremort ! Horribuleuse plaissan-glante ! Mourir si tôt, si tôt… et moi si petijeunet, presque un bébé.

– Ne t'inquiète pas, l'ai-je rassurée. Je sais que tu as mal, mais la coupure n'est pas très profonde. J'ai ici des herbes pour te soigner. Tiens, regarde.

J'ai ouvert ma sacoche pour les lui montrer.

– Oui, bien sûr, s'est écrié l'animal, pour me courbouil-lonner ! Pôvredemoi ! Trépafatal, terrible finfinale ! Après tant d'épuisetouflants efforts, finir enfricassé par un monstrumain…

Tout son corps tremblait, en particulier les épais bourre-lets de graisse sous son menton. J'ai secoué la tête.

– Tu ne comprends pas. Essaie de te détendre, ai-je dit en humectant les herbes pour faire un cataplasme. Ça te per-mettra de guérir plus vite.

L'animal a crié et tenté de se dégager.

– Monstrumain ! Tu veux me dévorer et t'empigoinfrer. Oh, malheuraffreux ! Ma mort si proche, ma…

– Mais non, voyons. Calme-toi, je te dis.

– Alors, tu vas m'enfercager, m'exhibitionner comme une bête de foire ! D'autres monstrumains jetteront des pierres sur ma cage, me pincepiqueront à travers les bar-reaux. Terribuleux destin, horribuleuse finfinale…

– Mais non ! Je suis là pour t'aider, tu ne comprends donc pas ?

La créature s'agitait tellement que j'avais beaucoup de

mal à faire pénétrer le cataplasme. Plus d'une fois, j'ai cru qu'elle allait me glisser des mains et tomber dans l'eau.

– M'aider ? As-tu déjà vu un monstrumain secourister un ballymag ?

– Tu es un ballymag ? a dit Hallia. Ma foi, c'est possible. Bien que ce genre de créature soit très rare sur l'île. J'en avais entendu parler, mais c'est la première fois que j'en vois un. Qu'est-ce qu'il fait ici ? Je croyais que les ballymags vivaient au fin fond des marais.

– Oui, dans les Marais hantés, a geint l'animal. Informationnez-vous avant de m'enfercager, de me tabastonner, de me courbouillonner avec des vieilles patates. Oh, monde de misère, afflictionnante détresse !

– La confiance règne, à ce que je vois…

– Oui, certainieusement, a braillé la créature avec des yeux larmoyants. Je suis né comme ça, c'est ma nature naturelle. Trop confiant, trop crédicule, toujours prêt à croire aux miracles miraculeux. Et voilà à quel triste sort j'en suis réductionné : mourir de frire avec de vieilles patates ! Un sale coup… Bon, allez-y, assassaisonnez-moi, a-t-il soupiré, résigné. Je mourirai digneusement.

Il s'est tu une seconde, puis, soudain, il s'est mis à hurler :

– Oh, mais quel affreux gâchpillage ! Être courbouillonné maintenant ! À la fleur de l'âge. Si fort et courageux. Si…

– Silence ! ai-je ordonné, en m'asseyant sur le talus. Plus tu crieras fort, ai-je repris d'un air menaçant, plus terrible sera ta mort.

Hallia m'a regardé, surprise, mais j'ai fait comme si je n'avais rien vu.

– Oui, oui, ai-je continué. La seule question est *comment* te tuer. Mais ce qui est sûr, c'est que plus tu t'agiteras, plus ce sera douloureux.

– Vraivraiment ? a gémi le ballymag.

– Vraiment ! Alors, arrête de te plaindre.

– Oh, horribuleuse…

– Tout de suite !

Le ballymag s'est tu. À part un tremblement de temps à autre qui le secouait légèrement du haut de la gorge jusqu'au bas du ventre, il est resté tout à fait immobile sur mes genoux.

J'ai posé doucement mes mains sur sa blessure et je me suis concentré sur les couches profondes de la chair, là où les tissus étaient les plus abîmés. En inspirant, j'ai imaginé que mes poumons se remplissaient de lumière, de cette lumière chaude et apaisante du soleil d'été qui inondait le pays des hommes-cerfs. Petit à petit, elle s'est infiltrée dans tout mon corps, dans mes épaules, le long de mes bras, jusqu'au bout de mes doigts.

Tandis qu'elle se déversait dans la blessure, le corps du ballymag et même ses moustaches ont commencé à se détendre. Puis il s'est remis à gémir, moins de douleur, cette fois, semblait-il, que de surprise – et peut-être même de plaisir. Mais pour avoir la paix, vu la tâche délicate qui m'attendait, je l'ai fusillé du regard. Il s'est tu instantanément.

J'ai dirigé la lumière à l'intérieur de la chair abîmée. À la façon d'un barde remplaçant les cordes de sa harpe, j'ai traité les tissus l'un après l'autre, les nouant et retendant avec soin, vérifiant la solidité de chacun avant de passer au suivant. À un endroit, j'ai trouvé un enchevêtrement de tendons déchirés, coupés presque jusqu'à l'os. Je les ai baignés de lumière, le temps de les séparer les uns des autres. Ensuite, je les ai dénoués et j'ai rattaché les tissus, qui retrouvaient peu à peu leur intégrité et leur force. Couche après couche, je suis remonté ainsi jusqu'à la surface.

L'opération enfin terminée, j'ai contemplé mon œuvre : la peau noire du ballymag était redevenue lisse et brillante. Épuisé, je me suis adossé au talus en posant ma tête sur les ajoncs. Le ciel bleu brillait à travers les fleurs jaunes au-dessus de moi.

Au bout d'un moment, je me suis redressé et j'ai donné une petite tape sur le flanc de mon patient.

– Eh bien, tu as de la chance, ai-je annoncé. J'ai décidé de ne pas te faire cuire, finalement.

Il m'a regardé avec des yeux exorbités, sans rien dire.

– Je n'ai jamais eu l'intention de te faire du mal, mais je n'ai rien trouvé d'autre pour que tu te tiennes tranquille.

– Tu t'esquimoques de moi, a-t-il grogné en se tortillant sur mes genoux.

– Il ne te croit pas, a dit Hallia. Pour le moment. Mais dans quelque temps, il comprendra.

– Aucune malchance que ça arrive ! a lancé le ballymag.

Là-dessus, il a déroulé ses queues et, les accrochant à un rocher qui dépassait du talus, il s'est arraché de mes mains et a plongé dans l'eau. Ses six bras sont aussitôt entrés en action et il a filé dans le courant à une vitesse stupéfiante. En un clin d'œil, il avait pris le tournant et disparu.

– On dirait que tu as fait du bon travail, jeune faucon.

– Voilà au moins une chose que j'aurai réussie.

Je repensais à mon ombre, qui continuait de me narguer. Hallia est venue s'asseoir près de moi.

– Le don de guérir est différent des autres formes de magie, a-t-elle repris d'un air songeur.

– Comment ça ?

– Je ne sais pas trop pourquoi. Mais la magie qui guérit semble venir plutôt de l'intérieur… Du cœur, peut-être, ou d'un lieu encore plus secret.

– Et les autres formes de magie ?

– De quelque part en dehors de nous. Quelque part là-haut, a-t-elle ajouté en montrant le ciel. Ces pouvoirs nous atteignent et nous traversent parfois, mais ils ne nous appartiennent pas. On les utilise comme on se servirait d'un outil, un marteau ou une scie, par exemple.

– Je comprends, mais le pouvoir qui nous permet de nous changer en animal ne vient-il pas aussi de l'intérieur ?

– Non, pas vraiment. Au moment où je décide de me métamorphoser en biche, je perçois la magie en moi, mais seulement comme une étincelle qui me met en contact avec des forces extérieures plus puissantes : les forces du changement sous toutes ses formes, celles qui transforment la nuit en jour, le faon en biche, la graine en fleur. Cette magie qui fait renaître chaque prairie après un long hiver sous la neige.

Elle s'est interrompue pour caresser une fougère. J'ai hoché la tête, attentif au bruit du torrent. Un serpent vert est sorti des roseaux à mes pieds et a filé dans l'eau.

– Je les sens, parfois, ces forces venues d'ailleurs, ai-je dit. Ces forces cosmiques. J'ai même l'impression d'en être le jouet, ou d'être une histoire écrite par elles dont je ne peux pas modifier la fin.

Hallia s'est penchée vers moi.

– C'est à cause de tout ce qu'on raconte, n'est-ce pas ? a-t-elle ajouté en appuyant son épaule contre la mienne. Je sais, jeune faucon, j'en ai entendu des choses, sur ton avenir et ton destin d'enchanteur.

– Et pas n'importe quel enchanteur. Il paraît que je serai le plus grand de tous les temps ! Plus grand encore que mon grand-père, Tuatha. C'est très lourd à porter. Il y a même des moments où il me semble que mes choix, mes décisions, ne m'appartiennent plus du tout.

– Mais si, ils t'appartiennent ! Bien sûr ! C'est ce qui fait que tu es *toi*. C'est pour ça que je voulais te dire…

Sa voix s'est changée en murmure.

– … ce que je voulais te dire.

– Alors maintenant, tu peux me le dire ?

– Non, a-t-elle répondu fermement. Écoute-moi. Crois-tu franchement que tu n'as pas plus d'influence sur ton avenir que le gland destiné à devenir un chêne ? Ce gland qui ne pourrait en aucun cas devenir un frêne ou un érable ?

– C'est ce que je pense, en effet, ai-je répondu d'un ton morne.

– Tu as quand même des pouvoirs en toi qui t'appartiennent en propre ! Ce que je t'expliquais à propos des pouvoirs extérieurs est vrai, mais nous ne pourrions pas nous en servir si nous n'avions pas nos propres pouvoirs, ceux qui viennent de l'intérieur. Et toi, jeune faucon, tu as une capacité extraordinaire pour sentir ces pouvoirs qui nous dépassent. Pour les recevoir, les concentrer et les soumettre à ta volonté. Je le vois tout le temps chez toi, aussi clairement que le reflet d'un visage dans une flaque d'eau.

– Peut-être que le reflet que tu vois est le tien, pas le mien.

Elle a secoué si vigoureusement la tête que sa natte a frôlé mon oreille.

– Sans la magie que tu as en toi, tu n'aurais pas pu guérir le ballymag.

– Mais en le soignant, est-ce que j'utilisais vraiment mes propres pouvoirs ? Est-ce que j'obéissais à ma propre volonté ? Ou est-ce que je suivais simplement mon destin et jouais une scène d'une histoire écrite par quelqu'un d'autre il y a longtemps ? Cette épée aussi fait partie de mon destin, ai-je dit en tapotant la poignée de mon arme. Le grand Dagda lui-même me l'a annoncé. Il m'a ordonné d'en prendre

soin car, un jour, je la remettrai à un grand roi – un roi si fort qu'il la dégagera d'un fourreau de pierre.

Je me suis interrompu, essayant de me rappeler les mots exacts de Dagda : *Un roi dont le règne marquera les cœurs pendant longtemps.*

Hallia a haussé un sourcil.

– Un destin prédit n'est pas un destin vécu, a-t-elle déclaré.

– C'est encore un vieux proverbe de ton peuple ?

– Hum, pas si vieux. Mon père est le premier à l'avoir énoncé. Il réfléchissait beaucoup à ces choses. Un peu comme quelqu'un que je connais, a-t-elle ajouté, accompagnant ces mots d'une bourrade amicale.

J'ai souri. Mon regard s'est posé sur mon bâton, appuyé contre un rocher au bord du torrent. L'eau qui l'éclaboussait faisait briller les sept symboles gravés dans le bois.

– Plus je pense à ces choses, au destin et tout ça, moins j'en sais…

– C'est ce que répétait sans cesse mon père ! m'a-t-elle confié en riant.

Là, c'est moi qui lui ai donné un coup de coude.

– Que disait-il d'autre ?

– À propos du destin ? Oh, peu de choses. Sauf une qui m'a intriguée.

– Laquelle ?

– Il disait que chercher à connaître son destin, c'est comme regarder dans un miroir. On voit une image à la lumière du moment, mais si la lumière change, cette image change elle aussi. C'est pourquoi, concluait-il, le miroir le plus fidèle est celui qui… Comment disait-il ça ? Ah, oui : *Le miroir le plus fidèle est celui qui n'a besoin d'aucune lumière.*

– Aucune lumière ? Qu'entendait-il par là ?

– Personne dans notre clan n'a jamais compris ce qu'il

voulait dire. Quelques anciens, paraît-il, en ont discuté pendant des heures, sans résultat. Alors inutile de passer trop de temps sur le sujet. Ce n'était peut-être qu'une plaisanterie.

J'ai hoché la tête, tout en m'interrogeant sur la curieuse phrase du père d'Hallia. Oui, il s'agissait peut-être d'une plaisanterie. Mais si c'était plus que cela ? De toute évidence, les anciens la prenait au sérieux, sinon ils n'auraient pas perdu leur temps à essayer de la comprendre. Un jour, peut-être, quelqu'un en trouverait la signification. Même moi, qui sait ? Cette idée me plaisait. Oui, peut-être était-ce moi, Merlin, qui, un jour, éclaircirait ce mystère et bien d'autres encore.

Un mouvement sur le talus a détourné mon attention : mon ombre avait bougé. J'étais pourtant totalement immobile, et on aurait dit qu'elle secouait la tête. Était-ce seulement un effet des jeux de lumière sur l'eau ?

Non, elle bougeait bel et bien.

3
SECRETS

L'insolente ne cessait de me narguer.

– Tu aurais mieux fait de rester là-bas près du rocher, ai-je lancé.

– Jeune faucon ! a protesté Hallia.

– Pas toi… Oh, pardon, me suis-je excusé, tendant la main vers elle.

Elle l'a repoussée d'un coup sec. Mon ombre, elle, se tordait de rire.

– Ce n'est pas à toi que je parlais, Hallia, mais à mon ombre !

Son expression s'est radoucie.

– Cette ombre t'agace autant que notre jeune femelle dragon, on dirait. D'ailleurs, elle est repartie, à présent. Je me demande bien où elle est passée.

Elle a écarté des branches et jeté un coup d'œil sur la prairie où nous avions laissé Gwynnia.

– Sûrement pas loin. Elle doit fourrager quelque part près du torrent, ai-je répondu en jetant un galet sur mon ombre – je m'attendais presque à ce qu'elle me le renvoie. Alors, dis-moi, comment ton père savait-il tout ça ? C'était donc un savant ? Un barde ?

– Ni l'un ni l'autre. Il a été longtemps le guérisseur de

notre clan. Le jour où il a fallu quitter nos terres ancestrales, ça lui a brisé le cœur. Il a quand même continué à exercer son art. Et il avait une connaissance des lieux et des gens que tout le monde lui enviait. C'est pour ça, sans doute, qu'on lui avait confié l'un des Sept Outils magiques.

– C'est vrai ? Lequel ?

– Je ne devrais pas te le dire. C'est un secret chez les Mellwyn-bri-Meath.

Tout en regardant l'eau couler à mes pieds, je me suis laissé envahir par les souvenirs. Je me rappelais très bien ces outils légendaires que j'avais sauvés lors de l'effondrement du château des Ténèbres : la charrue qui labourait toute seule, la scie qui coupait juste la quantité de bois dont on avait besoin… Quoi encore ? Ah oui : la houe, le marteau, la pelle. Et aussi le seau, toujours rempli d'eau à ras bord et presque aussi lourd que la charrue.

Seul le septième était resté introuvable. J'ignorais quel aspect il avait et quels étaient ses pouvoirs. Pourtant, j'avais souvent rêvé que je le retrouvais. Il était généralement derrière un mur de flammes infranchissable, et chaque fois que j'essayais de le récupérer, je me brûlais les mains, le visage et les yeux. J'entendais mes cris, je sentais l'odeur de ma chair brûlée et, quand la douleur devenait intolérable, je me réveillais en sueur.

Avec douceur, Hallia m'a touché la main.

– Je vois à ton visage que, toi aussi, tu sais certaines choses au sujet des Sept Outils magiques.

– C'est vrai. Je les ai tous tenus entre mes mains… sauf un. Et celui-là est définitivement perdu.

Elle m'a observé un moment d'un air songeur, puis m'a confié tout bas :

– Non, il n'est pas perdu.

– Quoi ? C'est pourtant ce que tout le monde m'a dit, y compris Cairpré.

– Tout le monde l'a cru, en effet. À part mon père et quelques-uns parmi nous qu'il avait mis dans le secret. Lorsque les soldats du roi Stangmar ont voulu s'en emparer, mon père leur a donné une copie qu'il avait lui-même fabriquée. Le vrai, il l'avait caché dans un endroit sûr.

– Où donc ?

– Ça, il ne l'a jamais dit à personne, a répondu Hallia. L'Outil a été sauvé… mais pas lui. Peu de temps après, des chasseurs l'ont abattu.

Ému par le chagrin que j'ai lu dans ses yeux, je lui ai pris la main. Nous sommes restés ainsi quelques instants en silence à regarder les tourbillons dans l'eau. J'avais envie de partager sa peine encore plus que son secret.

Finalement, elle a repris :

– C'était une clé, jeune faucon, une clé magique, sculptée dans un bois de cerf, avec un saphir sur l'anneau. Ses pouvoirs… Oh, je ne sais plus – encore une chose parmi tant d'autres que mon père m'a racontées et dont j'ai perdu le souvenir. J'étais si jeune, alors ! Je sais seulement qu'il y attachait une grande importance. Mais, une fois, je m'en souviens, il a dit que les pouvoirs de cette clé, pourtant puissants, ne pouvaient rivaliser avec la main d'un guérisseur.

Au même moment, nous avons entendu des cris plaintifs en aval. Ils se sont rapidement amplifiés et, quelques secondes plus tard, nous avons vu arriver le ballymag dont les six membres battaient l'eau à toute allure. Il s'est laissé tomber lourdement sur le talus et m'a sauté dans les bras, tremblant et haletant.

– Alerte ! Horreur ! C'est l'estropieurtueur ! a-t-il braillé, les yeux remplis de frayeur.

Avant même que j'aie pu lui demander de quoi il parlait, une énorme tête a émergé d'un bois d'aubépines tout proche. Gwynnia ! En allongeant le cou, elle a fait voler les branches en éclats. Puis elle est sortie des arbres sous un nuage de feuilles, les ailes repliées sur le dos, et s'est penchée vers nous. La lumière orange de ses yeux, reflétée par l'eau de la rivière, rendait son apparition encore plus effrayante.

– Au secours ! Le goinfrosaure ! a hurlé le ballymag, enfouissant sa tête sous mon bras. Le grand mangetuetout ! Nous sommes perdus !

– Ne dis pas de bêtises. Ce dragon est notre ami.

– Il ne te fera aucun mal, a renchéri Hallia.

Ravi d'entendre la voix de sa protectrice, Gwynnia a donné de joyeux coups de queue sur le sol, déracinant une aubépine, laquelle, en tombant dans le torrent, a fait gicler la boue de tous les côtés. C'en était trop pour le ballymag. Il a poussé un cri et s'est évanoui. À la vue de l'animal tout flasque qui gisait sur mes genoux, et dont les queues pendaient lamentablement, le dragon a penché la tête, intrigué.

– Il n'est pas fait pour l'aventure, le malheureux, ai-je dit en caressant le corps inerte. Je ferais mieux de le renvoyer chez lui.

– Dans les Marais hantés ? Tu n'y penses pas ! s'est exclamée Hallia.

– C'est de là qu'il vient.

– Alors il a eu raison de s'enfuir ! C'est un lieu maléfique, plein de dangers, et que tout le monde évite à part les goules.

– Mais il a besoin d'être près de l'eau, tu le vois bien. Et loin des dragons. Comment il est venu ici, je n'en sais rien. En tout cas, il vaut certainement mieux le renvoyer chez lui.

– C'est de la folie, je te dis. En plus, ce maudit marécage est à l'autre bout de l'île.

– Tu crois que je n'y arriverai pas ?

Je sentais le rouge me monter aux joues.

– Ma foi… j'en doute. Sauter est l'un des pouvoirs les plus difficiles à maîtriser, tu me l'as dit toi-même.

– Tu m'en crois incapable ? ai-je lancé, furieux.

– Et si tu l'envoies par erreur au mauvais endroit ?

– D'abord, je ne ferai pas d'erreur ! ai-je déclaré, tout en regardant mon ombre secouer la tête d'un air navré. Et en tout cas, si par hasard ça se produit, il ne se réveillera pas sous le regard menaçant d'un dragon.

Avant de me relever, j'ai déposé délicatement le ballymag dans les roseaux au bord de l'eau. Appuyé sur mon bâton, les pieds fermement plantés sur le sol, j'ai tourné le dos à Hallia pour mieux me concentrer. Presque aussitôt, j'ai senti les pouvoirs monter en moi, comme la lave d'un volcan. Alors, j'ai invoqué le pouvoir de Sauter.

Petit tour bref ou aventure lointaine…
Voici venus le jour et l'heure du grand saut.
Au cœur d'une étoile naine
Tu trouveras le royaume de Mortes-Eaux;
Ici toute rime vient à propos
Pour l'honneur, jamais la haine…
Voici venus le jour et l'heure du grand saut.

Un éclair de lumière blanche a jailli de la rive. L'eau du torrent a grésillé et le ballymag s'est volatilisé… en même temps qu'Hallia et moi.

4
SOUFFREMORT

es aiguilles de pin ! J'en avais plein la bouche. Je me suis aussitôt retourné pour les recracher. D'énormes branches qui semblaient soutenir la voûte céleste se dressaient au-dessus de moi : une ramure gigantesque à travers laquelle ne brillaient que quelques taches de lumière.

– Bravo, jeune faucon.

J'ai encore craché un bout de résine collante et j'ai tourné la tête vers Hallia. Comme moi, elle était allongée sur le dos au milieu des aiguilles de pin.

– Bon, d'accord, ai-je admis. C'est un peu raté…

Elle s'est assise et m'a observé d'un air sévère.

– Un peu, dis-tu ? Tu devais expédier le ballymag, pas nous ! Nous voici, à présent, dans je ne sais quelle forêt, et lui, où est-il ? N'étaient-ce pas les Marais hantés que tu visais ? Remarque, je ne devrais pas m'en plaindre. Je devrais même me réjouir que tu aies manqué ton but. En tout cas, comparé à tes performances, on peut dire que l'atterrissage de Gwynnia était très réussi… Au fait, où est-elle passée ? s'est-elle inquiétée, soudain.

Elle s'est levée d'un bond.

– Gwynniaaa ! a-t-elle crié.

Pas de réponse. Elle s'est tournée vers moi, le front soucieux.

– J'espère qu'il ne lui est rien arrivé. Elle me répondrait si elle m'entendait. Tu ne crois pas que…

– Que nous l'avons oubliée ? ai-je complété en me levant à mon tour. C'est bien possible. Après tout, je n'étais pas censé l'envoyer où que ce soit.

– Et nous non plus ! Elle doit être dans tous ses états, la pauvre. Elle est peut-être par ici, mais trop loin pour nous entendre.

À vrai dire, je ne savais pas du tout où nous avions atterri. J'ai levé les yeux vers la voûte feuillue et respiré à fond. L'air sentait bon le cèdre et le pin. Il s'y mêlait aussi une vague odeur de pourriture. Je respirais néanmoins ces parfums avec délice. Même si je n'aimais pas être perdu, j'étais toujours content dans la forêt, surtout quand elle était sombre, car plus elle était sombre, plus les arbres étaient vieux et plus ils avaient de choses à m'apprendre.

Une légère brise a agité les branches, aspergeant mon visage de rosée. Cela m'a rappelé une autre journée, dans une forêt du pays de Gwynedd, le pays de Galles. Celle où, poursuivi par un ennemi, je m'étais échappé en grimpant au sommet d'un pin. Peu après, pris dans un violent orage, je m'étais cramponné à l'arbre et balancé avec lui au milieu des éléments déchaînés, soutenu et même enlacé par ses branches. J'en étais sorti trempé, mais rafraîchi et régénéré.

Hallia m'a donné une petite tape sur le bras. Au moment où je me tournais vers elle, un coup de vent a secoué l'arbre au-dessus de nous. Elle a commencé à parler, mais je l'ai arrêtée d'un geste de la main car, dans le craquement des branches, j'ai entendu des voix, des voix graves et sonores. Pourtant, elles ne semblaient pas venir de cette

forêt majestueuse. Elles étaient pleines de désespoir et de douleur. Une douleur de plus en plus perceptible.

J'ai tendu l'oreille, attentif. Les arbres m'appelaient en agitant leurs grands bras. Je ne comprenais pas tout ce qu'ils disaient. Ils parlaient tous en même temps, parfois dans des langues qui m'étaient inconnues. Mais j'en comprenais certains. Un cèdre se plaignait : *Nous sommes en train de mourir.* Un tilleul, dont les feuilles en forme de cœur tombaient lentement en tourbillonnant, se lamentait : *Elle me ronge. Elle mange mes racines, toutes mes racines.* Et un pin gémissait : *Mon enfant ! Pitié pour mon enfant !*

Puis le vent s'est calmé et les voix se sont tues. Je me suis tourné vers Hallia.

– Cette forêt a des problèmes, on dirait. De gros problèmes.

– Je le sens aussi.

– Ça ne paraît pas naturel.

– Tu as raison. Mais si on y regarde de plus près, on voit des signes partout. Comme ces plantes grimpantes sur le bosquet de sapins.

– Et là, regarde ça, ai-je dit en grattant un peu de mousse grise sur l'écorce d'un pin. J'ai déjà vu cette sorte de lichen sur des arbres, mais seulement après une inondation. Jamais dans une forêt saine.

Hallia a acquiescé d'un air sombre.

– Si seulement on pouvait faire quelque chose pour eux. Mais quoi ? En plus, nous aussi nous avons des ennuis. Comment allons-nous retourner dans les Pays de l'Été, et retrouver Gwynnia, la pauvre ? Et le ballymag, où est-il, maintenant ?

J'ai ramassé mon bâton et l'ai glissé dans ma ceinture d'un geste rageur.

– Je suis vraiment désolé, ai-je dit. Je ne me doutais pas

que mon saut irait tout de travers. J'ai oublié la première leçon, ce que Dagda appelait *l'âme de la magie* : l'humilité. Il me faudrait encore cent ans de pratique avant de pouvoir tenter de nouveau une expérience comme celle-là ! Tu te rends compte que j'aurais pu nous envoyer dans un autre pays, ou même un autre monde ?

– Ne t'inquiète pas pour ça, a répondu Hallia. Mes pieds, mon nez, mes os, tous me disent que nous sommes toujours à Fincayra. Cette forêt me rappelle un endroit où je suis allée il y a des années, quand je n'étais encore qu'un faon. Le mélange de variétés, la façon dont elles sont plantées, tout me paraît familier. Mais l'endroit dont je te parle était plein de vie. Quelle sorte de maladie est capable de mettre toute une forêt dans cet état ?

– Oh, a gémi une voix derrière les racines d'un cèdre. Terribuleuse souffremort.

Nous avons couru vers l'arbre. Le malheureux ballymag se trouvait à l'intérieur des racines, des débris d'écorce et des paquets d'aiguilles accrochés aux pinces. Son ventre rebondi tremblait à chacun de ses mouvements, et ses moustaches pendaient tristement. Mais ma seconde vue, plus perçante que l'œil du hibou, n'a remarqué aucune trace de blessure.

Je me suis penché pour essayer de retirer une brindille collante d'une de ses queues. Comme il reculait, apeuré, je l'ai rassuré :

– Tu n'as rien à craindre, le dragon n'est plus avec nous.

– Mais le monstrumain, il est là ! Et pluspire, véritieusement pluspire, cet endroit est le plus horriblifique de tous ! a-t-il hoqueté tout tremblotant et gémissant.

– Alors, tu sais où nous sommes ? s'est écriée Hallia.

– Certainieusement. V-vous ne sentez pas cette infecte odeurdeboue ?

– Non, je ne sens pas d'odeur, ni debout ni assis.

– O-deur-de-boue, bêta ! Ces monstrumains sont véritieusement bouchés ! a-t-il marmonné en fermant les yeux d'un air atterré.

Je l'ai secoué jusqu'à ce qu'il rouvre les yeux.

– Alors, où sommes-nous, d'après toi ?

Il nous a regardés d'un air sinistre.

– Dans le bois ombroyeux bordurant les Marais hantés au sud.

J'ai tressailli.

– Les Marais hantés ? Tu en es sûr ?

– Certainieusement ! Tu crois que je ne connais pas l'odeur de mamienne flaquedeboue ?

Hallia a secoué la tête.

– C'est impossible. La forêt dont je me souviens était dans les collines au sud, loin des marais, à une journée de marche, au moins.

– Tu en es certaine ? ai-je demandé.

– Absolument. Je n'oublie jamais les forêts, surtout anciennes. Et elle était vraiment très loin des Marais hantés.

– Oh malheur, mais si, elle est toutouprès ! a crié le ballymag, tremblant de la tête à la queue. Monstrumain, s'il te plaît… pincemipince-moi, s'il le faut. Arrachetire-moi les moustaches, un poil après l'autre, mais emmènetraîne-moi loin d'ici !

Ces protestations me laissaient perplexes.

– Je ne comprends pas. Même si nous étions près des Marais hantés, pourquoi ne veux-tu pas y retourner ? Je croyais que c'était là que tu habitais.

– C'était, oui, absolutueusement. Mais maintenantpluspas. Trop dangereux.

– Pourquoi ? me suis-je étonné.

Le ballymag a essayé d'enfouir sa tête sous une racine, comme pour se cacher.

– Peux pas explicationner ! Trop horribuleux.

Je savais qu'il n'y avait rien de pire que les Marais hantés. Je gardais un souvenir affreux de la traversée que j'avais faite avec Rhia : de l'air nauséabond, de l'eau vaseuse et puante, et surtout d'horribles goules qui se tortillaient autour de nous dans le noir en poussant de lugubres gémissements. Je n'avais aucune envie de connaître à nouveau un tel enfer. Hallia avait raison : ces marais étaient à éviter à tout prix.

Le ballymag a soulevé la tête et soupiré.

– Comme je regrette mon chezmoi et ses charmesenfouis ! Mon chezmoi douchéri depuis si longtemps !

Hallia et moi nous regardions, incrédules, tandis qu'il poursuivait, les yeux brillants de nostalgie.

– Ah, les flaques flatulentes, les étangs putrideux ! Les marais chamarrés de boue fraîche et moelleuse ! C'était si mouellicieux… Jusqu'à…

– Jusqu'à quoi ?

– Bâtonpoison ! a hurlé soudain le ballymag, pointant ses pinces vers mes pieds. Dangermortel !

J'ai baissé les yeux et vu un gros bâton tordu.

– Du calme, maintenant. Ça suffit ! Je n'ai pas peur des bâtons, et tu ne devrais pas en avoir peur non plus.

– Mais tu ne…

– Assez, tu entends ! ai-je dit, en tirant mon épée. Voilà qui nous débarrassera des bâtons… et peut-être bien des ballymags pleurnichards.

Hallia a voulu m'arrêter.

– Viens. Retournons à… Ah !

Elle n'a pas pu finir sa phrase. Les yeux exorbités, le teint

livide, elle tirait sur le serpent qui venait de s'enrouler autour de sa gorge. L'épée au poing, j'ai volé à son secours.

– Souffremort ! a hurlé le ballymag.

Soudain, quelque chose de lourd m'a heurté de plein fouet dans le bas du dos et a grimpé à toute vitesse le long de ma colonne vertébrale. Je n'ai même pas eu le temps de crier. Des muscles puissants m'ont enserré le cou.

Un autre serpent ! Je ne pouvais plus respirer. J'ai juste eu le temps de voir Hallia tomber à genoux et se débattre avec celui qui l'étranglait, puis tout s'est mis à tourner autour de moi. J'ai trébuché, je me suis rattrapé de justesse, mais j'ai perdu mon épée. Je me suis dirigé vers Hallia en titubant. Il fallait absolument que je parvienne jusqu'à elle…

Mes doigts tentaient de s'enfoncer dans la chair froide qui se refermait autour de mon cou. Elle était dure, comme un collier de pierre. J'avais beau tirer, le serpent serrait de plus en plus fort. Ma tête allait exploser, mes bras et mes jambes faiblissaient. De violents élancements me traversaient le cou, la tête, la poitrine. Je ne tenais plus debout, j'étouffais. De l'air… J'avais besoin d'air !

J'ai trébuché à nouveau et me suis effondré, roulant sur les aiguilles de pin. J'ai essayé de me relever, mais je suis retombé, face contre terre. Je me suis alors senti sombrer dans une étrange obscurité. Plus de vertige, plus de mouvement.

Mes pouvoirs… Je devais utiliser mes pouvoirs magiques ! Mais je n'en avais plus la force.

Un objet pointu m'a piqué l'épaule. J'ai senti la coupure, j'ai vu le sang. Mon épée… Avais-je roulé dessus ? Une vague idée m'a traversé l'esprit. Avec le peu de force qui me restait, j'ai essayé de remonter le long de la lame en me tortillant, mais tout s'est encore obscurci autour de moi. Je l'ai sentie s'enfoncer dans ma chair… et peut-être autre chose.

Trop faible pour lutter davantage, je n'ai plus bougé. Un dernier souhait m'a traversé l'esprit :

Pardonne-moi, Hallia. S'il te plaît.

Tout à coup, le serpent a relâché son étreinte. J'ai inspiré, haletant. J'ai senti des fourmillements dans les bras et ma vision a commencé à s'éclaircir. Le serpent avait été coupé par la lame. D'un geste brusque, je l'ai arraché de mon cou. Hallia était tout près. Immobile.

Saisissant mon épée, j'ai rampé jusqu'à elle. Le serpent qui l'étranglait s'est légèrement déroulé. Il a dressé la tête en sifflant, prêt à l'attaque ; ses yeux jaunes grésillaient. Soudain, il s'est jeté sur moi…

Au même instant, mon épée a fendu l'air et la lame a claqué contre le corps du reptile. Sa tête s'est envolée et a rebondi sur un tronc d'arbre avant de retomber par terre.

J'ai lâché mon épée pour m'approcher d'Hallia.

Je t'en supplie, Hallia ! Respire, ai-je pensé.

Je l'ai prise par le cou – presque aussi violet que sa robe – et je l'ai secouée. Elle était totalement inerte. Je lui ai caressé les joues, j'ai serré sa main glacée.

Rien. Aucune réaction.

– Hallia ! ai-je crié, le visage inondé de larmes. Reviens à toi ! Je t'en prie !

Pas le moindre mouvement ni le moindre souffle. Elle ne donnait aucun signe de vie.

Je me suis effondré sur elle, pressant mon visage contre le sien.

– Ne meurs pas, ai-je murmuré. Pas ici, pas maintenant.

Découvrez la suite
en librairie

ENVIE DE PARTAGER
VOS AVIS SUR VOS LECTURES PRÉFÉRÉES ?
ENVIE DE GAGNER DES ROMANS EN EXCLUSIVITÉ ?
REJOIGNEZ-NOUS SUR

www.lireenlive.com

ET SUIVEZ EN DIRECT L'ACTUALITÉ
DES ROMANS NATHAN

LIRE en live